

---

## REVUE CRITIQUE

---

### L'AFFAIRE WLADIMIROF

On a fait beaucoup d'honneur à Wladimirof, car tout est relatif, en le comparant à Chambige. Il y a cette seule ressemblance entre les deux qu'ils ont l'un et l'autre tué leur maîtresse et expliqué la chose en disant qu'ils voulaient se tuer après. Mais, dans l'affaire algérienne, il semble que la victime ait elle-même demandé la mort et qu'on se trouve en présence d'un de ces cas de suicides doubles si fréquents à notre époque érotique où le meurtre même est amoureux ; dans le drame de Ville-d'Avray, il est certain que M<sup>me</sup> Dida n'a pas le moins du monde conçu le romanesque dessin de mourir d'amour, qu'elle n'a pas *aimé* avant le coup fatal, malgré la version du meurtrier démentie par l'expertise médico-légale, et que ce jeune misérable quoiqu'il en dise, n'a pas eu l'intention sérieuse, un seul instant, de se suicider comme l'a tenté Chambige (1). Tous deux détraqués, je le veux bien, malgré l'abus qu'on fait de ce mot ; mais leur détraquement diffère du tout au tout. L'un, beau ténébreux, psychologue aux phrases entortillées comme la queue du serpent d'Eve, poursuit un morbide idéal de sensation aiguë et unique en soi ; l'autre, bellâtre vulgaire, parfait gentleman selon la formule, banalement « distingué », n'a rien conçu, en fait d'idéal, si ce n'est celui, tout à fait pratique et nullement maladif, de s'enrichir par un beau mariage. Rien de moins anormal assurément qu'un pareil dessein ; rien de plus sensé, rien de plus normal, si j'en juge par sa fréquence, malheureusement. L'avoir poursuivi par des moyens en apparence extravagants, par toutes sortes de brutalités et d'indélicatesses, est-ce là même une anomalie ? Non, puisque ces moyens ont réussi, ou failli réussir, en dépit de tous les obstacles. Ce séducteur, en somme, a bien joué son rôle, et

(1) Je dirai de même dans l'affaire du lieutenant Bartenieff, à Varsovie. On peut lire à ce sujet, dans le *Petit National* du 7 mars, un intéressant article de D<sup>r</sup> Laurent.

sa violence l'a autant servi que sa fatuité, jusqu'au moment où elle l'a perdu en le poussant à un crime absurde. Mais cette absurdité de l'acte suffit-elle à dénoter chez l'agent une sorte de folie qui entraînerait sa demi-irresponsabilité ? Voyons cela.

Ce qui mérite véritablement le nom de *détraqué*, car visiblement cela se détraque, c'est la famille, c'est la société, telle qu'elle se révèle à nous dans les milieux où nos crimes passionnels éclosent. Je songe à l'affaire Fouroux et à bien d'autres. On voit là, autour du criminel, un personnel aussi étrange que lui, et appartenant aux classes supérieures : des femmes élégantes et qui boivent l'absinthe, dans les intervalles de la morphine ou de la cocaïne; des maris de comédie qui pardonnent tendrement à leur femme en lui écrivant qu'elle a été le jouet de la « fatalité » ou qui la rendent morphinomane pour éteindre ses désirs; des pères qui sont de vénérables sigisbés de leur fille, ou qui demandent 6,000 francs pour consentir au mariage insensé de leur fils; des tantes devant qui leur nièce tutoie son amant sans qu'elles s'en formalisent; des femmes légitimes qui écrivent charitablement à la maîtresse de leur mari d'être moins dure pour lui, de ne pas le tromper, d'avoir égard à ses exigences jalouses en faisant lit à part conjugalement (1); enfin une manière de comprendre les relations domestiques qui déroutent absolument toutes les vieilles idées. Est-il surprenant qu'un enfant né pervers, s'il est élevé dans un pareil milieu, devienne un monstre d'égoïsme, d'immoralité et parfois de cruauté ? C'est le cas de notre héros. La nature l'a fait débauché, vaniteux, irascible, menteur; l'éducation a développé à outrance tous ces mauvais germes, et, après une enfance, une adolescence passées à se faire chasser de tous les établissements où on l'a mis, il est devenu escroc en attendant d'être assassin. A l'aide de véritables manœuvres frauduleuses, où sa vanité trouvait son compte, il se fait prêter 3,000 francs par la mère d'un de ses amis. Russe avec cela et bénéficiant de notre russomanie (que je partage du reste), il est une variété réussie du genre *rastaguouère* qui est à la mode de nos jours. Le *rastaguouérisme* lui-même n'est qu'une des formes de cette épidémie qui sévit parmi nous comme à toute époque de renouvellement, le prestige de l'étranger.

Tel est l'homme qui, à première vue, foudroie le cœur de cette pauvre M<sup>me</sup> Dida. Elle aussi me fait l'effet d'avoir été élevée

(1) Voir une affaire jugée en janvier ou février 1891 devant le trib. correct. de la Seine.

d'une singulière façon, par ses parents d'abord (1), par son mari ensuite. Jolie, gracieuse, consciencieusement gâtée par son père comme le sont plus ou moins, à l'heure qu'il est, toutes les jolies personnes, elle est, nous dit-on, excellente mère de famille, à cela près que le garnement dont nous venons de parler lui fait totalement oublier sa charmante enfant âgée de 14 ans. Elle a eu le malheur d'épouser un homme qui, réduit à l'impuissance par suite d'une maladie, n'a rien imaginé de mieux que de la morphiniser pour lui adoucir les amertumes d'une abstinence forcée. Est-ce bien exact ? Ou ne faut-il pas supposer aussi bien que, en voyant son mari prendre de la morphine, elle a voulu se piquer elle-même, par esprit d'imitation ? Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que la morphine ait été pour elle un bien merveilleux éteignoir de concupiscence, pour employer une expression ecclésiastique ; une allumette plutôt. Elle voit, pour la première fois, Wladimiroff, et aussitôt prend feu, accepte ses rendez-vous, répond à ses lettres. C'est là un bel exemple du *coup de foudre*, phénomène auquel Stendhal consacre un intéressant chapitre de son livre sur l'Amour. Il se trompe pourtant en exagérant le caractère exceptionnel du fait. La plupart des amours naissent ainsi, brusquement, sans préparation, par une simple action de présence. Quand un jardinier de mon pays, à la suite d'un orage, constate la mort d'un de ses arbres fruitiers en train de perdre ses feuilles subitement desséchées, il dit qu'il a été touché par l'éclair « éclairé », invisiblement et silencieusement. On peut dire la même chose d'un jeune homme, d'une jeune femme (2), qui a changé d'humeur et sèche sur pied depuis un dîner, une soirée, une rencontre quelconque. Seulement, le plus souvent, la raison sert à tenir secrets et inaperçus ces foudroie-

(1) Intéressé à se vieillir artificiellement comme d'autres à se rajeunir. Wladimiroff imagine de se faire passer pour enfant naturel de sa tante. Cette invention montre assez sa profonde démoralisation ; mais il est regrettable aussi pour la famille de sa fiancée qu'il ait eu lieu de croire par là se rehausser à ses yeux, comme si l'on eût mieux aimé s'allier à un fils naturel de 24 ans qu'à un enfant légitime de 20 ans seulement. C'est pousser loin le mépris des préjugés.

(2) L'observation s'applique surtout aux femmes. Chez nous, il y a toujours, entre l'admiration et le désir de la possession, qu'il s'agisse de meubles, de décorations, de situation sociale, d'amours, un intervalle de temps plus ou moins long. Chez la femme, point. Ce qu'elle admire — regardez-la aux vitrines des bijoutiers, — elle veut l'avoir aussitôt. Ajoutons que la trépidation du wagon prédispose certaines femmes, surtout si elles sont déséquilibrées, à des accès de passion intempestive.

ments intérieurs et à les amortir ; mais la morphinomanie de M<sup>me</sup> Dida l'a empêchée d'avoir cette profondeur féminine de dissimulation. L'éclair qui l'a frappée a été visible à tous les yeux, et d'abord à ceux de Wladimiroff. Celui-ci n'a pas manqué de nourrir et d'exploiter comme il fallait cette belle passion. Il l'a nourrie de coups, de brutalités, de soufflets donnés en pleine rue, de scènes de jalousie à propos des *amies* même, trop tendrement embrassées, d'aménités dans le genre de celle-ci : « Vous tuez les mouches à dix pas », et de fallacieuses promesses telles que celle de conduire la future comtesse à la cour de Russie. Les amours croissent parfois comme les popularités, moyennant beaucoup d'insolence combinée avec force mensonges. Fouroux le savait bien, lui qui a eu autant de succès auprès des foules qu'auprès des femmes (1).

Par malheur pour notre séducteur, les renseignements pris sur son compte par la famille de M<sup>me</sup> Dida, avant tout consentement au ménage projeté, ont été si détestables que le père lui-même de la malade a dû pour la première fois de sa vie résister au caprice de sa fille. Elle a fini par ouvrir les yeux à la vérité ; mais son cœur restait pris. Ballottée entre les suggestions de ses parents et sa passion persistante pour son amant, elle penchait tantôt à droite tantôt à gauche, contradiction incarnée, anarchie psychologique comparable à ce palimpseste du moyen-âge où se superposait à l'*Art d'aimer* d'Ovide un sermon sur la chasteté. Je voudrais bien savoir ce qu'était devenu en ce conflit ce fameux libre arbitre qui est réputé le pouvoir absolu du moi. En ce prétendu autocrate il m'est impossible de voir autre chose ici qu'un automate ou, si l'on veut, un monarque constitutionnel chargé de contresigner toutes les décisions changeantes et contraires de ses ministres successifs.

Mais Wladimirof était-il plus libre ? Ses résolutions avaient-elles mieux le caractère d'une option entre plusieurs volontés possibles ? Non, il ne m'en coûte pas de reconnaître, tout en le jugeant très coupable, que son crime, à raison de sa nature et des circonstances où il s'est trouvé placé, a été inévitable. Il exploitait financièrement sa maîtresse ; mais il était encore plus vaniteux et violent que cupide. Peut-être même était-il surtout flatté de ses largesses comme ces amants du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècles, dont Brantôme et

(1) Pourtant l'engouement populaire semble être encore plus aveuglé que l'amour. Madame Dida, malgré tout, a gardé assez de bon sens pour comprendre qu'elle devait refuser le mariage à Wladimiroff ; tandis que le suffrage universel de Toulon a voté obstinément pour Fouroux. *Et nunc, plebes, intelligite : erudimini, qui possidetis terram.*

ne jouissait pas de son libre arbitre, et, d'après ce précédent, nous avons lieu d'affirmer que, dans mille autres circonstances de la vie journalière, sa nature, mauvaise et perverse, lui fera commettre des actions plus ou moins préjudiciables à autrui, plus ou moins criminelles ou délictueuses. En lui, en sa propre personne, et non en une personnalité adventice et morbide, commensale du même cerveau, réside la cause efficiente, l'énergie potentielle si vous aimez mieux, de nombreux crimes ou délits, qui attendent seulement une occasion pour éclore. Voilà pourquoi j'applaudis à la condamnation qui le frappe. Ne m'objectez pas qu'après tout Wladimirof ne s'est pas fait lui-même, qu'il est une simple résultante de facteurs physiques, climatériques, biologiques, sociologiques, momentanément concentrés en son activité individuelle. De quel droit refusez-vous à ce qui est individuel le titre de réel? De quel droit jugez-vous les éléments plus vrais que leur combinaison? Pourquoi ne voulez-vous voir dans l'individu que la dissémination, antérieure à lui, des atomes et des molécules, dont il est l'agrégat inexplicable, au lieu de ne voir à cette poussière d'autre raison d'être que sa concentration sous forme animée? Espace, temps, matière, force, sommes-nous bien sûrs que cela soit, et qu'en savons-nous si ce n'est ce que nos sensations individuelles, ce que nos efforts individuels, ce que nos croyances et nos désirs individuels, nous en apprennent? Qu'est-ce qui permet de dire que Wladimirof ne s'est pas fait lui-même, qu'il a été fait par autrui ou par quelque autre chose que ce soit? Le distinguer de ses soi-disant causes comme s'il était leur effet postérieur à elles et extérieur, c'est concevoir le rapport du moi à ses conditions organiques et essentielles, et de l'organisme à ses fonctions constitutives, comme s'il s'agissait du rapport de l'ouvrier à l'œuvre, du fabricant au fabriqué. Est-ce qu'il pouvait y avoir quelque chose d'autre que Wladimirof avant qu'il ne fût? Pour différer, il faut exister; rien, donc, en lui n'a préexisté à vrai dire, et dire que ce qui est devenu lui, dans l'éternité passée n'était autre que lui, c'est déjà le poser comme existant. Et, de fait, n'était-il pas déjà visé comme une cible fatale, ou plutôt recelé comme une virtualité latente, par cette multitude d'êtres et de forces qui de tous les points de l'étendue et de la durée se sont rencontrés pour le faire apparaître? Il n'est donc pas simplement *dépositaire*, il est vraiment *propriétaire*, passagèrement je le veux, de la réalité qui est en lui, qui est lui, qui fait siens tous ses actes conscients, volontaires, conformes à son orientation caractéristique.

Voilà pourquoi il n'est pas permis de regarder la conduite humaine comme un vain jeu d'une éternelle magie et de sourire

en esthéticien au spectacle des vertus et des vices, des dévouements ou des crimes, sans enthousiasme ni indignation. Le blâme et l'approbation du moraliste atteignent quelque chose qui n'a rien d'illusoire ; et la conscience qui atteste la profondeur de son objet ne se trompe pas en ceci.

— Deux mots, pour finir, relativement aux commentaires de la Presse sur cette affaire. Est-il vrai, et était-ce bien l'occasion de dire, comme on l'a écrit dans le *Temps*, que les suicides à deux ne s'effectuent jamais jusqu'au bout dans la bourgeoisie par suite de la pusillanimité de l'amant, et que, seuls, les amants ouvriers ont le courage de se suicider après avoir tué leur maîtresse ? Le drame de la Cour de Vienne, survenu il y a deux ans, et bien d'autres objections, donnent un complet démenti à cette prétendue règle. La vérité est, contrairement à l'observation précédente, que le goût, ou, si l'on veut, le courage du suicide, sévit dans les diverses classes du pays et dans les divers grades de l'armée proportionnellement à leur élévation, à leur degré de civilisation et de culture. — Autre remarque. Le jury compte encore çà et là des admirateurs, dont l'un écrivait naguère qu'il y a maintenant du courage à le défendre. Je le lui accorde, et j'enregistre cet aven. Je ne puis cependant pas concéder à ces avocats du diable que des verdicts comme celui de l'affaire Wladimirof suffisent à faire admirer cette institution féodale. S'il n'est pas de bon cheval qui ne bronche, il n'est pas non plus de mauvais cheval qui ne fasse de temps en temps quelques pas sans tomber. D'ailleurs, à peine avait-on loué la sévérité du jury dans la cause qui nous occupe, l'affaire Marsoulan s'est déroulée devant la Cour d'assises de la Seine, et l'on a eu le spectacle d'une condamnation pour diffamation, malgré le ministère public qui demandait l'acquiescement, prononcée par ce même jury qui acquitte régulièrement toutes les vitrioleuses. Ecrire qu'un homme ivre s'est enivré, crime énorme ; tuer ou défigurer un ancien amant, péché véniel. Telle est la casuistique des jurés. Mais il faut lire la lettre incroyable que ces messieurs ont cru devoir faire imprimer pour expliquer leur verdict. Ce monument judiciaire fait pendant à la démarche non moins étrange que les jurés de Constantine ont cru devoir faire auprès de M. G..., après le dénouement de l'affaire Chambige. Si jamais des juges ou des conseillers commettaient de telles énormités, on parlerait sérieusement, dès le lendemain, de supprimer tous les tribunaux et toutes les cours.

Mars 1891.

G. TARDE

6<sup>me</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 32.

19